

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

J'ai compris tous ces petits mystères, parce que moi aussi je me déconcerte quand je parle à Germain. Moi aussi je fus toute tremblante le jour qu'il me donna le bras ; moi aussi j'ai ramassé, j'ai gardé, je conserve, dans mon tiroir le plus secret, à côté de ma chère lettre, un brin de réséda qu'il a cueilli. Mais ce qu'il n'a pas fait, et que j'ai en, moi, la témérité de faire, c'a été de le mettre à l'épreuve, et d'employer, toutes les fois que je l'ai vu, quelque ruse pour l'obliger à trahir ses sentiments. J'ai réussi à le rendre bien moins modeste qu'il n'était. Maintenant il parle volontiers de lui, il conte volontiers ses aventures, il révèle volontiers ses pensées, parce qu'il s'aperçoit instinctivement que j'y prends plaisir, que j'y songe, et que les délicatesses de son cœur ont un écho dans le mien. Tout s'adresse à ma tante ; mais j'y sens je ne sais quoi qui me vient. Enfin ces indices, depuis hier, sont des certitudes.

Il avait dîné à la maison ; nous avions un peu de monde pour la fête de ma tante. D'autres personnes arrivèrent le soir ; Mme R... s'y trouva. Son merveilleux talent donna l'idée de faire de la musique ; elle eut le caprice de jouer un quadrille, voilà une sorte de petit bal qui s'improvise. M. de Sauveterre, dont j'avais vu du coin de l'œil que Germain remarquait déjà les assiduités, s'élance et m'entraîne. Vous le savez, j'ai la faiblesse de ne point haïr la danse ; et d'ailleurs je me trouvais heureuse ; je suis toujours heureuse quand Germain est là.

M. de Sauveterre faisait de l'esprit, selon sa coutume ; je le persiflais, selon la mienne, et nous paraissions nous accorder parfaitement, lorsque tout à coup je vis en face de nous Germain, attentif et troublé. Les yeux attachés sur M. de Sauveterre et sur moi, il écoutait un vieil ami de ma tante, émigré plus émigré qu'elle, fort causeur, et qui certainement parlait de nous. Je n'eus pas de peine à deviner ce qu'il disait. Insensiblement, grâce à ma tante, grâce au vicomte, suffisamment fat de sa nature, grâce surtout à Mme de Sauveterre, qui est le génie des affaires en personne, le vicomte a fini par devenir une espèce d'aspirant en titre, et l'on peut commencer à dire que je l'épouserai. Sur la physionomie de Germain, je ne doutai point que ce ne fût là le thème du bonhomme. Il s'occupait de lui décrire ma dot et de lui annoncer mon prochain mariage. Jamais je n'ai contemplé pareille expression de douleur contenue, combattue et invincible. Mon pauvre ami s'avouait peut-être tout à la fois et son affection pour moi et l'impossibilité de penser seulement à m'obtenir. Car enfin, s'il peut croire qu'il connaît mon âme, il n'ignore point les sentiments de ma tante sur la roture, et je l'en ai vu blessé, quoiqu'il estime et respecte la noblesse par des raisons que l'excellente marquise n'aurait pas trouvées en y réfléchissant toute sa vie. Mais je ne pensai qu'à une chose : c'est qu'il avait certainement, d'un coup d'œil, apprécié M. de Sauveterre, et que, me jugeant sensible à ses grâces apprêtées, il concevait peut-être pour moi un certain mépris.

Cette appréhension me fit soudain changer de ton et d'humeur. Je ne m'occupai plus que de chercher un moyen, n'importe lequel, de reconquérir l'estime de M. Darcet. Je ne

m'abrite point, moi, sous les armoiries des Aubecourt et des Sauveterre ; je ne suis que la petite Rosalie Corbin, j'ai besoin que M. Darcet me croie quelques qualités. Je sais qu'il ne m'aimerait pas parce que je suis riche héritière, et je ne veux pas qu'il m'aime uniquement parce que je lui parais jolie ; je veux qu'il m'aime à cause de mon esprit et de mon cœur. Si je ne lui persuade pas qu'il y a quelque noblesse et quelque fierté dans mon âme, je triompherai fort inutilement des projets et des préjugés de ma tante ; il ne voudra pas de moi.

Toute à ma pensée, je laissai le vicomte étaler ses paillettes et multiplier ses jolis mots ; je ne pris plus le soin de répondre. Il se plaignait bientôt, déplorant son malheur. Je lui conseillai brièvement de s'en accommoder. J'admire l'impertinence qu'on peut se donner dans certaines occasions. Le charmant vicomte aurait fait comme ces personnages de comédie qui tirent leur épée pour se percer aux pieds d'une ingrate, que tout tranquillement je lui aurais dit : Percez-vous ! Mais, outre qu'il n'a point d'épée et que cet outil n'est guère à son usage, certes, je suis rassurée. Il ne croira jamais qu'on le méprise, et n'attendra jamais à ses jours, ni par le fer ni par le chagrin. Il ne mourra que de vieillesse, ou, comme son père en donne l'inquiétude, d'indigestion. Pardonnez-moi, ma bien chère, une amertume que je me reproche. Je ne la peux vaincre, quand je songe à cet étourneau qui menace de gâter ma vie, et qui fait si bien qu'il gâte mon cœur. Lui seul y a mis ces sentiments trop durs et que, sans doute, vous condamnez.

Germain ne nous observait plus ; je l'aperçus dans un coin auprès de M. de Tourmagne. Le comte parlait chaudement ; Germain le laissait dire, d'un air calme, ou plutôt obstiné. Un indéfinissable et douloureux pressentiment s'empara de moi. Je souhaitais ardemment que Germain pût me voir. Il me semblait que, si nous avions échangé seulement un regard, il aurait lu dans mon âme et que la sienne en aurait été soulagée. Mais, comme s'il avait fait un pacte avec ses yeux, il ne leva point la paupière. La contredanse finit, le vicomte me reconduisit à ma place. À peine pouvais-je me soutenir. Je restai ainsi quelques minutes, véritablement atterrée.

Mme de Sauveterre s'en aperçut et me demanda si j'étais souffrante. Cette pauvre Mme de Sauveterre m'est odieuse. J'imaginai qu'elle m'épiait, et je fus indignée de l'intérêt qu'elle prétendait me témoigner. Combien la passion nous rend injustes et méchants ! Oh ! il faut que tout ceci prenne fin ; car je cesserais de penser et d'agir en chrétienne. Sans m'inquiéter de ce que penserait Mme de Sauveterre, et pour lui prouver que je n'étais pas souffrante, je me levai et j'allai droit à M. de Tourmagne qui causait encore avec Germain, ne sachant pas du tout ce que j'allais faire ni sous quel prétexte je l'aborderais. Leur entretien les absorbait si parfaitement, qu'ils ne me virent pas arriver. "C'est une folie, une vraie folie," répétait M. de Tourmagne. "Il le faut," répondait Germain avec l'accent d'une triste et inébranlable résolution.

J'étais tout près d'eux. Germain me vit le premier et se leva tout confus ; M. de Tourmagne me regarda d'un air distrait et mécontent.

Vous allez me trouver bien maîtresse de moi-même ou plutôt dissimulée, chère Elise. Il faut pourtant que je l'avoue ; j'ens la force de cacher mes inquiétudes et de m'introduire en souriant. "S'il est, dis-je, question des *Pharaons*, je suis plus que profane, et je me retire," — Oui, il est question des *Pharaons*, et puisse le bon Dieu les confondre pour toutes les sottises qu'ils font faire aux gens d'esprit ! Voilà M. Darcet qui veut retourner les voir. Si vous êtes charitable, Stéphanie priez pour qu'il retrouve sa raison.